

BHELY-QUENUM

« En tant qu'écrivain, on se sent étranger dans notre pays »

Olympe Bhêly-Quenum est un écrivain béninois. Il est invité au 17^{ème} salon international du livre d'Alger pour parler de ses livres.

Vous avez connu dans le temps des écrivains algériens.

En effet, j'ai connu beaucoup d'écrivains maghrébins et notamment algériens qui étaient mes amis, à l'instar de Mouloud Mammeri. J'ai connu aussi Kateb Yacine. Je l'ai connu très bien. Il venait chez moi. On discutait beaucoup. On a beaucoup voyagé ensemble. Dans ma jeunesse, j'ai eu beaucoup de camarades algériens au lycée et aussi à l'université. On s'est rencontré pendant la révolution algérienne. On a été des militants. J'étais d'ailleurs très mal vu, et la police me demandait, moi qui est béninois, ce que je venais de faire dans cette histoire.

Pourquoi les écrivains africains ne sont pas connus ?

Les écrivains africains francophones qui mettent en cause certaines vérités, ne sont pas publiés en France. Très peu d'auteurs qui obtiennent des prix littéraires. Et les obtiennent d'ailleurs au forceps. On en parle parce qu'ils ont écrit, peut-être, ce que les français veulent savoir ou voir, et pas ce que nous pensons. Les uns, on les met très haut, et les autres, en revanche, on les étouffe. Je peux vous dire que moi, il y a peut-être 30 ans, la presse française n'écrit pas un mot de moi. Et je m'en fou totalement. Je suis traduit en Grèce, en Russie, en Amérique... Parce que je suis écrivain indépendant, et cette catégorie d'écrivains n'est pas appréciée par les français. Il faut des auteurs qui caressent dans le sens des poiles.

A quoi est confrontée la littérature africaine ?

Le grand problème, c'est que nos livres ne sont pas lus partout. En plus, nous n'avons pas de critiques. En tant qu'écrivain, on se sent étranger dans notre pays. Pour y remédier, il faut mettre en place une politique culturelle efficace, et cette même politique doit être menée par des experts et, en plus de ça, il faut que ces derniers soient cultivés. Car sans culture, il n'y aura pas de culture. Il faut qu'il ait aussi des critiques littéraires bien formés, qu'il ait une presse spécialisée ou du moins que des journaux consacrent des espaces pour rendre compte ce que écrivent les écrivains. Il faut privilégier la traduction, tout comme créer un réseau de distribution, des forums de rencontre...

Y a-t-il une littérature africaine écrite dans les langues régionales ?

La littérature africaine existe dans sa version maternelle, c'est-à-dire celle écrite dans les langues africaines. Le problème auquel elles sont confrontées, c'est qu'elles n'ont pas de lecteurs. Quand on écrit en bambara, qu'est-ce qui lirait ce livre. Très peu, seulement ceux qui parle cette langue. Pour y remédier, il faut alphabétiser d'abord dans sa langue maternelle, il faut savoir l'écrire et la lire pour donner à l'écrivain plus de visibilité. Si ça ne peut se lire, ça ne peut pas se vendre.

Ecrire dans une langue maternelle et en français est-il une complémentarité ?

Tout à fait. C'est bien une complémentarité. Lorsqu'un écrivain écrit dans sa langue maternelle, il sera lu par les lecteurs appartenant à sa langue maternelle, et lorsque le même écrivain écrit en français, il est aussi lu par les lecteurs parlant sa langue maternelle et aussi alphabétisés en français. C'est formidable.